



Mlle MABEL HANNA.

L'engagement de Mlle Mabel, fille aînée du Sénateur et de Mme Marcus A. Hanna, à Harry A. Parsons, de Cleveland, Ohio, est annoncé.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for Feb 26, 1902.

La puissance de l'économie EN FRANCE.

La France vient de faire une fois de plus un de ces tours de force d'économie dont elle est coutumière, depuis un siècle, et qu'elle a renouvelés si souvent, que les nations étrangères, après s'en être émerveillées tout d'abord, ont fini par s'y habituer et par n'y plus porter grande attention.

Le gouvernement devra rendre aux populations 89 pour cent des sommes déposées et n'en conservera que 11 pour cent. C'est tout simplement merveilleux.

Cherchez où vous voudrez et tant que vous le pourrez, vous ne trouverez nulle part ce légendaire bas de laine où, comme en France, tombent chaque jour, et son à son, les économies de la famille.

typique et donne une idée fort juste de l'esprit de passion qui anime ce peuple. La classe des domestiques est très nombreuse en France, et l'on y trouve souvent des individus, hommes et femmes, qui pourraient se dispenser d'exercer ce métier peu honoré, mais il permet d'échapper aux multiples dépenses de la vie de chaque jour.

C'est ce qui explique les surprenants emprunts qui s'y opèrent à chaque instant, et dont abusent parfois les gouvernements étrangers. On peut dire que la France est le pays par excellence des emprunts populaires.

Guillaume II en Alsace-Lorraine.

Le comte de Zeppelin, président de la Lorraine, vient de recevoir du maréchal de la Cour l'avis que l'Empereur, l'Impératrice et leurs deux derniers enfants, arriveraient en Lorraine le 9 et le 12 mai et qu'ils séjourneraient au château d'Urvil pendant une semaine.

Une équipe d'ouvriers a été aussitôt envoyée de Metz pour remettre à neuf les peintures extérieures du château. Le séjour de Guillaume II en Lorraine sera, comme d'habitude, consacré à des manœuvres militaires. On expérimentera en sa présence la nouvelle artillerie des forts Hœrsler et Gorgimont, qui doit être livrée par la maison Krupp dans le courant d'avril.

LE P. DIDON A CORBARA.

Le dernier numéro de la "Revue des Deux Mondes" nous a donné le régal délicieux de lettres du regretté P. Didon. Les unes sont datées de ce monastère de Corbara, en Corse, où l'aurait exilé en 1880 un ordre de ses supérieurs, après le trop retentissant éclat de ses conférences sur le divorce; les autres furent écrites au cours d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1882, lorsque, son exil ayant pris fin, il préparait sa "Vie de Jésus" et, avant d'aller suivre en Palestine les traces de son divin héros, voulait se mettre en état d'étudier dans leur texte les ouvrages allemands qui ont traité le même sujet.

Les premières de ces lettres, celles de Corbara, sont admirables. Quoique les lettres soient saisi d'une émotion analogue à celle que causèrent l'an dernier d'autres lettres sorties de la même plume, à la même époque, aux mêmes lieux, et adressées par ce noble religieux à une amie spirituelle restée à Paris et qui sollicitait ses conseils pour la conduite de sa vie.

Lorsque, abaissée jusqu'à l'humiliation la plus entière, elle se verra désavouée et blâmée par ceux à qui elle a solennellement juré obéissance jusqu'à la mort, elle se courbera silencieuse et résignée: "Je ferai mon devoir avec sérénité, l'œil fixé sur ce Christ qui reste mon idéal." Ou encore: "Il est bon de souffrir pour la justice et pour ses plus ardentes convictions. L'homme qui ne brise au premier choc et qui ne sait rien endurer est comme un ressort de mauvais acier."

Tout est de ce ton dans ces lettres superbes. Aucun ferment de révolte contre les duretés d'une règle qui prononce sans permettre qu'on se justifie ne s'y trahit. Elles sont la manifestation de la joie douloureuse que celui qui les écrit a mise à obéir et à tromper l'attente malicieuse de ceux qui espéraient que le moine désavoué, blâmé, humilié, condamné, se transformerait en apostat. Je ne sais rien de plus beau que le spectacle de cet empire sur soi-même, exercé avec tant de résolution et de simplicité. Assurément, l'ardeur d'une indomptable foi peut expliquer ce prodige. L'homme qui l'a accompli n'en mérite pas moins qu'on l'admire. C'est un caractère qui semble dépaycé dans nos temps d'égoïsme, d'incrédulité et de sot orgueil.

Les lettres qui me suggèrent ces réflexions, écrit Cléraud dans le "Figaro", ne datent pas tout. Elle nous révèle l'état d'âme du P. Didon pendant la durée de son exil. Mais, elles ne mentionnent pas les circonstances dans lesquelles cet exil lui fut imposé. Il m'est permis de suppléer à cette lacune et de montrer ainsi plus grand encore l'homme dont je parle.

Ceux qui entendirent sa prédication sur le divorce, au début de cette année 1880 qui devait voir son triomphe et son abaissement, se souviennent encore de la phononémie des églises où il se faisait entendre. De ces temples de prière, l'annonce d'un de ses sermons faisait des salles de spectacle.

Ce n'étaient pas seulement des catholiques pratiquants qui se pressaient autour de la chaire. Les apôtres de la libre pensée s'y donnaient rendez-vous en plus grand nombre. En attendant que l'orateur parût, on causait librement, à haute voix; on lisait les journaux; on mangeait des oranges. Au grand scandale du clergé paroissial, on venait là comme au théâtre. Je vois encore la nef de Saint-Philippe du Roule remplie de cette foule sceptique et bruyante et, dans la sacristie devenue telle qu'un foyer d'acteurs, les amis du P. Didon se presser, le sermon fini, pour le féliciter, sous les yeux inquiets du curé et de ses vicaires.

Après le régal délicieux de lettres du regretté P. Didon, les unes sont datées de ce monastère de Corbara, en Corse, où l'aurait exilé en 1880 un ordre de ses supérieurs, après le trop retentissant éclat de ses conférences sur le divorce; les autres furent écrites au cours d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1882, lorsque, son exil ayant pris fin, il préparait sa "Vie de Jésus" et, avant d'aller suivre en Palestine les traces de son divin héros, voulait se mettre en état d'étudier dans leur texte les ouvrages allemands qui ont traité le même sujet.

Les premières de ces lettres, celles de Corbara, sont admirables. Quoique les lettres soient saisi d'une émotion analogue à celle que causèrent l'an dernier d'autres lettres sorties de la même plume, à la même époque, aux mêmes lieux, et adressées par ce noble religieux à une amie spirituelle restée à Paris et qui sollicitait ses conseils pour la conduite de sa vie.

Lorsque, abaissée jusqu'à l'humiliation la plus entière, elle se verra désavouée et blâmée par ceux à qui elle a solennellement juré obéissance jusqu'à la mort, elle se courbera silencieuse et résignée: "Je ferai mon devoir avec sérénité, l'œil fixé sur ce Christ qui reste mon idéal." Ou encore: "Il est bon de souffrir pour la justice et pour ses plus ardentes convictions. L'homme qui ne brise au premier choc et qui ne sait rien endurer est comme un ressort de mauvais acier."

Tout est de ce ton dans ces lettres superbes. Aucun ferment de révolte contre les duretés d'une règle qui prononce sans permettre qu'on se justifie ne s'y trahit. Elles sont la manifestation de la joie douloureuse que celui qui les écrit a mise à obéir et à tromper l'attente malicieuse de ceux qui espéraient que le moine désavoué, blâmé, humilié, condamné, se transformerait en apostat. Je ne sais rien de plus beau que le spectacle de cet empire sur soi-même, exercé avec tant de résolution et de simplicité. Assurément, l'ardeur d'une indomptable foi peut expliquer ce prodige. L'homme qui l'a accompli n'en mérite pas moins qu'on l'admire. C'est un caractère qui semble dépaycé dans nos temps d'égoïsme, d'incrédulité et de sot orgueil.

Les lettres qui me suggèrent ces réflexions, écrit Cléraud dans le "Figaro", ne datent pas tout. Elle nous révèle l'état d'âme du P. Didon pendant la durée de son exil. Mais, elles ne mentionnent pas les circonstances dans lesquelles cet exil lui fut imposé. Il m'est permis de suppléer à cette lacune et de montrer ainsi plus grand encore l'homme dont je parle.

Ceux qui entendirent sa prédication sur le divorce, au début de cette année 1880 qui devait voir son triomphe et son abaissement, se souviennent encore de la phononémie des églises où il se faisait entendre. De ces temples de prière, l'annonce d'un de ses sermons faisait des salles de spectacle.

Ce n'étaient pas seulement des catholiques pratiquants qui se pressaient autour de la chaire. Les apôtres de la libre pensée s'y donnaient rendez-vous en plus grand nombre. En attendant que l'orateur parût, on causait librement, à haute voix; on lisait les journaux; on mangeait des oranges. Au grand scandale du clergé paroissial, on venait là comme au théâtre. Je vois encore la nef de Saint-Philippe du Roule remplie de cette foule sceptique et bruyante et, dans la sacristie devenue telle qu'un foyer d'acteurs, les amis du P. Didon se presser, le sermon fini, pour le féliciter, sous les yeux inquiets du curé et de ses vicaires.

Après le régal délicieux de lettres du regretté P. Didon, les unes sont datées de ce monastère de Corbara, en Corse, où l'aurait exilé en 1880 un ordre de ses supérieurs, après le trop retentissant éclat de ses conférences sur le divorce; les autres furent écrites au cours d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1882, lorsque, son exil ayant pris fin, il préparait sa "Vie de Jésus" et, avant d'aller suivre en Palestine les traces de son divin héros, voulait se mettre en état d'étudier dans leur texte les ouvrages allemands qui ont traité le même sujet.

Après le régal délicieux de lettres du regretté P. Didon, les unes sont datées de ce monastère de Corbara, en Corse, où l'aurait exilé en 1880 un ordre de ses supérieurs, après le trop retentissant éclat de ses conférences sur le divorce; les autres furent écrites au cours d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1882, lorsque, son exil ayant pris fin, il préparait sa "Vie de Jésus" et, avant d'aller suivre en Palestine les traces de son divin héros, voulait se mettre en état d'étudier dans leur texte les ouvrages allemands qui ont traité le même sujet.

Les premières de ces lettres, celles de Corbara, sont admirables. Quoique les lettres soient saisi d'une émotion analogue à celle que causèrent l'an dernier d'autres lettres sorties de la même plume, à la même époque, aux mêmes lieux, et adressées par ce noble religieux à une amie spirituelle restée à Paris et qui sollicitait ses conseils pour la conduite de sa vie.

Lorsque, abaissée jusqu'à l'humiliation la plus entière, elle se verra désavouée et blâmée par ceux à qui elle a solennellement juré obéissance jusqu'à la mort, elle se courbera silencieuse et résignée: "Je ferai mon devoir avec sérénité, l'œil fixé sur ce Christ qui reste mon idéal." Ou encore: "Il est bon de souffrir pour la justice et pour ses plus ardentes convictions. L'homme qui ne brise au premier choc et qui ne sait rien endurer est comme un ressort de mauvais acier."

Tout est de ce ton dans ces lettres superbes. Aucun ferment de révolte contre les duretés d'une règle qui prononce sans permettre qu'on se justifie ne s'y trahit. Elles sont la manifestation de la joie douloureuse que celui qui les écrit a mise à obéir et à tromper l'attente malicieuse de ceux qui espéraient que le moine désavoué, blâmé, humilié, condamné, se transformerait en apostat. Je ne sais rien de plus beau que le spectacle de cet empire sur soi-même, exercé avec tant de résolution et de simplicité. Assurément, l'ardeur d'une indomptable foi peut expliquer ce prodige. L'homme qui l'a accompli n'en mérite pas moins qu'on l'admire. C'est un caractère qui semble dépaycé dans nos temps d'égoïsme, d'incrédulité et de sot orgueil.

Les lettres qui me suggèrent ces réflexions, écrit Cléraud dans le "Figaro", ne datent pas tout. Elle nous révèle l'état d'âme du P. Didon pendant la durée de son exil. Mais, elles ne mentionnent pas les circonstances dans lesquelles cet exil lui fut imposé. Il m'est permis de suppléer à cette lacune et de montrer ainsi plus grand encore l'homme dont je parle.

Ceux qui entendirent sa prédication sur le divorce, au début de cette année 1880 qui devait voir son triomphe et son abaissement, se souviennent encore de la phononémie des églises où il se faisait entendre. De ces temples de prière, l'annonce d'un de ses sermons faisait des salles de spectacle.

Ce n'étaient pas seulement des catholiques pratiquants qui se pressaient autour de la chaire. Les apôtres de la libre pensée s'y donnaient rendez-vous en plus grand nombre. En attendant que l'orateur parût, on causait librement, à haute voix; on lisait les journaux; on mangeait des oranges. Au grand scandale du clergé paroissial, on venait là comme au théâtre. Je vois encore la nef de Saint-Philippe du Roule remplie de cette foule sceptique et bruyante et, dans la sacristie devenue telle qu'un foyer d'acteurs, les amis du P. Didon se presser, le sermon fini, pour le féliciter, sous les yeux inquiets du curé et de ses vicaires.

Après le régal délicieux de lettres du regretté P. Didon, les unes sont datées de ce monastère de Corbara, en Corse, où l'aurait exilé en 1880 un ordre de ses supérieurs, après le trop retentissant éclat de ses conférences sur le divorce; les autres furent écrites au cours d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1882, lorsque, son exil ayant pris fin, il préparait sa "Vie de Jésus" et, avant d'aller suivre en Palestine les traces de son divin héros, voulait se mettre en état d'étudier dans leur texte les ouvrages allemands qui ont traité le même sujet.

Les premières de ces lettres, celles de Corbara, sont admirables. Quoique les lettres soient saisi d'une émotion analogue à celle que causèrent l'an dernier d'autres lettres sorties de la même plume, à la même époque, aux mêmes lieux, et adressées par ce noble religieux à une amie spirituelle restée à Paris et qui sollicitait ses conseils pour la conduite de sa vie.

Lorsque, abaissée jusqu'à l'humiliation la plus entière, elle se verra désavouée et blâmée par ceux à qui elle a solennellement juré obéissance jusqu'à la mort, elle se courbera silencieuse et résignée: "Je ferai mon devoir avec sérénité, l'œil fixé sur ce Christ qui reste mon idéal." Ou encore: "Il est bon de souffrir pour la justice et pour ses plus ardentes convictions. L'homme qui ne brise au premier choc et qui ne sait rien endurer est comme un ressort de mauvais acier."

Tout est de ce ton dans ces lettres superbes. Aucun ferment de révolte contre les duretés d'une règle qui prononce sans permettre qu'on se justifie ne s'y trahit. Elles sont la manifestation de la joie douloureuse que celui qui les écrit a mise à obéir et à tromper l'attente malicieuse de ceux qui espéraient que le moine désavoué, blâmé, humilié, condamné, se transformerait en apostat. Je ne sais rien de plus beau que le spectacle de cet empire sur soi-même, exercé avec tant de résolution et de simplicité. Assurément, l'ardeur d'une indomptable foi peut expliquer ce prodige. L'homme qui l'a accompli n'en mérite pas moins qu'on l'admire. C'est un caractère qui semble dépaycé dans nos temps d'égoïsme, d'incrédulité et de sot orgueil.

Les lettres qui me suggèrent ces réflexions, écrit Cléraud dans le "Figaro", ne datent pas tout. Elle nous révèle l'état d'âme du P. Didon pendant la durée de son exil. Mais, elles ne mentionnent pas les circonstances dans lesquelles cet exil lui fut imposé. Il m'est permis de suppléer à cette lacune et de montrer ainsi plus grand encore l'homme dont je parle.

Ceux qui entendirent sa prédication sur le divorce, au début de cette année 1880 qui devait voir son triomphe et son abaissement, se souviennent encore de la phononémie des églises où il se faisait entendre. De ces temples de prière, l'annonce d'un de ses sermons faisait des salles de spectacle.

Ce n'étaient pas seulement des catholiques pratiquants qui se pressaient autour de la chaire. Les apôtres de la libre pensée s'y donnaient rendez-vous en plus grand nombre. En attendant que l'orateur parût, on causait librement, à haute voix; on lisait les journaux; on mangeait des oranges. Au grand scandale du clergé paroissial, on venait là comme au théâtre. Je vois encore la nef de Saint-Philippe du Roule remplie de cette foule sceptique et bruyante et, dans la sacristie devenue telle qu'un foyer d'acteurs, les amis du P. Didon se presser, le sermon fini, pour le féliciter, sous les yeux inquiets du curé et de ses vicaires.

Après le régal délicieux de lettres du regretté P. Didon, les unes sont datées de ce monastère de Corbara, en Corse, où l'aurait exilé en 1880 un ordre de ses supérieurs, après le trop retentissant éclat de ses conférences sur le divorce; les autres furent écrites au cours d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1882, lorsque, son exil ayant pris fin, il préparait sa "Vie de Jésus" et, avant d'aller suivre en Palestine les traces de son divin héros, voulait se mettre en état d'étudier dans leur texte les ouvrages allemands qui ont traité le même sujet.

Les premières de ces lettres, celles de Corbara, sont admirables. Quoique les lettres soient saisi d'une émotion analogue à celle que causèrent l'an dernier d'autres lettres sorties de la même plume, à la même époque, aux mêmes lieux, et adressées par ce noble religieux à une amie spirituelle restée à Paris et qui sollicitait ses conseils pour la conduite de sa vie.

Lorsque, abaissée jusqu'à l'humiliation la plus entière, elle se verra désavouée et blâmée par ceux à qui elle a solennellement juré obéissance jusqu'à la mort, elle se courbera silencieuse et résignée: "Je ferai mon devoir avec sérénité, l'œil fixé sur ce Christ qui reste mon idéal." Ou encore: "Il est bon de souffrir pour la justice et pour ses plus ardentes convictions. L'homme qui ne brise au premier choc et qui ne sait rien endurer est comme un ressort de mauvais acier."

Tout est de ce ton dans ces lettres superbes. Aucun ferment de révolte contre les duretés d'une règle qui prononce sans permettre qu'on se justifie ne s'y trahit. Elles sont la manifestation de la joie douloureuse que celui qui les écrit a mise à obéir et à tromper l'attente malicieuse de ceux qui espéraient que le moine désavoué, blâmé, humilié, condamné, se transformerait en apostat. Je ne sais rien de plus beau que le spectacle de cet empire sur soi-même, exercé avec tant de résolution et de simplicité. Assurément, l'ardeur d'une indomptable foi peut expliquer ce prodige. L'homme qui l'a accompli n'en mérite pas moins qu'on l'admire. C'est un caractère qui semble dépaycé dans nos temps d'égoïsme, d'incrédulité et de sot orgueil.

Les lettres qui me suggèrent ces réflexions, écrit Cléraud dans le "Figaro", ne datent pas tout. Elle nous révèle l'état d'âme du P. Didon pendant la durée de son exil. Mais, elles ne mentionnent pas les circonstances dans lesquelles cet exil lui fut imposé. Il m'est permis de suppléer à cette lacune et de montrer ainsi plus grand encore l'homme dont je parle.

Ceux qui entendirent sa prédication sur le divorce, au début de cette année 1880 qui devait voir son triomphe et son abaissement, se souviennent encore de la phononémie des églises où il se faisait entendre. De ces temples de prière, l'annonce d'un de ses sermons faisait des salles de spectacle.

Ce n'étaient pas seulement des catholiques pratiquants qui se pressaient autour de la chaire. Les apôtres de la libre pensée s'y donnaient rendez-vous en plus grand nombre. En attendant que l'orateur parût, on causait librement, à haute voix; on lisait les journaux; on mangeait des oranges. Au grand scandale du clergé paroissial, on venait là comme au théâtre. Je vois encore la nef de Saint-Philippe du Roule remplie de cette foule sceptique et bruyante et, dans la sacristie devenue telle qu'un foyer d'acteurs, les amis du P. Didon se presser, le sermon fini, pour le féliciter, sous les yeux inquiets du curé et de ses vicaires.

Après le régal délicieux de lettres du regretté P. Didon, les unes sont datées de ce monastère de Corbara, en Corse, où l'aurait exilé en 1880 un ordre de ses supérieurs, après le trop retentissant éclat de ses conférences sur le divorce; les autres furent écrites au cours d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1882, lorsque, son exil ayant pris fin, il préparait sa "Vie de Jésus" et, avant d'aller suivre en Palestine les traces de son divin héros, voulait se mettre en état d'étudier dans leur texte les ouvrages allemands qui ont traité le même sujet.

Les premières de ces lettres, celles de Corbara, sont admirables. Quoique les lettres soient saisi d'une émotion analogue à celle que causèrent l'an dernier d'autres lettres sorties de la même plume, à la même époque, aux mêmes lieux, et adressées par ce noble religieux à une amie spirituelle restée à Paris et qui sollicitait ses conseils pour la conduite de sa vie.

Lorsque, abaissée jusqu'à l'humiliation la plus entière, elle se verra désavouée et blâmée par ceux à qui elle a solennellement juré obéissance jusqu'à la mort, elle se courbera silencieuse et résignée: "Je ferai mon devoir avec sérénité, l'œil fixé sur ce Christ qui reste mon idéal." Ou encore: "Il est bon de souffrir pour la justice et pour ses plus ardentes convictions. L'homme qui ne brise au premier choc et qui ne sait rien endurer est comme un ressort de mauvais acier."

Tout est de ce ton dans ces lettres superbes. Aucun ferment de révolte contre les duretés d'une règle qui prononce sans permettre qu'on se justifie ne s'y trahit. Elles sont la manifestation de la joie douloureuse que celui qui les écrit a mise à obéir et à tromper l'attente malicieuse de ceux qui espéraient que le moine désavoué, blâmé, humilié, condamné, se transformerait en apostat. Je ne sais rien de plus beau que le spectacle de cet empire sur soi-même, exercé avec tant de résolution et de simplicité. Assurément, l'ardeur d'une indomptable foi peut expliquer ce prodige. L'homme qui l'a accompli n'en mérite pas moins qu'on l'admire. C'est un caractère qui semble dépaycé dans nos temps d'égoïsme, d'incrédulité et de sot orgueil.

Les lettres qui me suggèrent ces réflexions, écrit Cléraud dans le "Figaro", ne datent pas tout. Elle nous révèle l'état d'âme du P. Didon pendant la durée de son exil. Mais, elles ne mentionnent pas les circonstances dans lesquelles cet exil lui fut imposé. Il m'est permis de suppléer à cette lacune et de montrer ainsi plus grand encore l'homme dont je parle.

Ceux qui entendirent sa prédication sur le divorce, au début de cette année 1880 qui devait voir son triomphe et son abaissement, se souviennent encore de la phononémie des églises où il se faisait entendre. De ces temples de prière, l'annonce d'un de ses sermons faisait des salles de spectacle.

Ce n'étaient pas seulement des catholiques pratiquants qui se pressaient autour de la chaire. Les apôtres de la libre pensée s'y donnaient rendez-vous en plus grand nombre. En attendant que l'orateur parût, on causait librement, à haute voix; on lisait les journaux; on mangeait des oranges. Au grand scandale du clergé paroissial, on venait là comme au théâtre. Je vois encore la nef de Saint-Philippe du Roule remplie de cette foule sceptique et bruyante et, dans la sacristie devenue telle qu'un foyer d'acteurs, les amis du P. Didon se presser, le sermon fini, pour le féliciter, sous les yeux inquiets du curé et de ses vicaires.

Après le régal délicieux de lettres du regretté P. Didon, les unes sont datées de ce monastère de Corbara, en Corse, où l'aurait exilé en 1880 un ordre de ses supérieurs, après le trop retentissant éclat de ses conférences sur le divorce; les autres furent écrites au cours d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1882, lorsque, son exil ayant pris fin, il préparait sa "Vie de Jésus" et, avant d'aller suivre en Palestine les traces de son divin héros, voulait se mettre en état d'étudier dans leur texte les ouvrages allemands qui ont traité le même sujet.

Les premières de ces lettres, celles de Corbara, sont admirables. Quoique les lettres soient saisi d'une émotion analogue à celle que causèrent l'an dernier d'autres lettres sorties de la même plume, à la même époque, aux mêmes lieux, et adressées par ce noble religieux à une amie spirituelle restée à Paris et qui sollicitait ses conseils pour la conduite de sa vie.

Lorsque, abaissée jusqu'à l'humiliation la plus entière, elle se verra désavouée et blâmée par ceux à qui elle a solennellement juré obéissance jusqu'à la mort, elle se courbera silencieuse et résignée: "Je ferai mon devoir avec sérénité, l'œil fixé sur ce Christ qui reste mon idéal." Ou encore: "Il est bon de souffrir pour la justice et pour ses plus ardentes convictions. L'homme qui ne brise au premier choc et qui ne sait rien endurer est comme un ressort de mauvais acier."

Tout est de ce ton dans ces lettres superbes. Aucun ferment de révolte contre les duretés d'une règle qui prononce sans permettre qu'on se justifie ne s'y trahit. Elles sont la manifestation de la joie douloureuse que celui qui les écrit a mise à obéir et à tromper l'attente malicieuse de ceux qui espéraient que le moine désavoué, blâmé, humilié, condamné, se transformerait en apostat. Je ne sais rien de plus beau que le spectacle de cet empire sur soi-même, exercé avec tant de résolution et de simplicité. Assurément, l'ardeur d'une indomptable foi peut expliquer ce prodige. L'homme qui l'a accompli n'en mérite pas moins qu'on l'admire. C'est un caractère qui semble dépaycé dans nos temps d'égoïsme, d'incrédulité et de sot orgueil.

Les lettres qui me suggèrent ces réflexions, écrit Cléraud dans le "Figaro", ne datent pas tout. Elle nous révèle l'état d'âme du P. Didon pendant la durée de son exil. Mais, elles ne mentionnent pas les circonstances dans lesquelles cet exil lui fut imposé. Il m'est permis de suppléer à cette lacune et de montrer ainsi plus grand encore l'homme dont je parle.

Ceux qui entendirent sa prédication sur le divorce, au début de cette année 1880 qui devait voir son triomphe et son abaissement, se souviennent encore de la phononémie des églises où il se faisait entendre. De ces temples de prière, l'annonce d'un de ses sermons faisait des salles de spectacle.

Ce n'étaient pas seulement des catholiques pratiquants qui se pressaient autour de la chaire. Les apôtres de la libre pensée s'y donnaient rendez-vous en plus grand nombre. En attendant que l'orateur parût, on causait librement, à haute voix; on lisait les journaux; on mangeait des oranges. Au grand scandale du clergé paroissial, on venait là comme au théâtre. Je vois encore la nef de Saint-Philippe du Roule remplie de cette foule sceptique et bruyante et, dans la sacristie devenue telle qu'un foyer d'acteurs, les amis du P. Didon se presser, le sermon fini, pour le féliciter, sous les yeux inquiets du curé et de ses vicaires.

Après le régal délicieux de lettres du regretté P. Didon, les unes sont datées de ce monastère de Corbara, en Corse, où l'aurait exilé en 1880 un ordre de ses supérieurs, après le trop retentissant éclat de ses conférences sur le divorce; les autres furent écrites au cours d'un voyage qu'il fit en Allemagne en 1882, lorsque, son exil ayant pris fin, il préparait sa "Vie de Jésus" et, avant d'aller suivre en Palestine les traces de son divin héros, voulait se mettre en état d'étudier dans leur texte les ouvrages allemands qui ont traité le même sujet.

Les premières de ces lettres, celles de Corbara, sont admirables. Quoique les lettres soient saisi d'une émotion analogue à celle que causèrent l'an dernier d'autres lettres sorties de la même plume, à la même époque, aux mêmes lieux, et adressées par ce noble religieux à une amie spirituelle restée à Paris et qui sollicitait ses conseils pour la conduite de sa vie.

Lorsque, abaissée jusqu'à l'humiliation la plus entière, elle se verra désavouée et blâmée par ceux à qui elle a solennellement juré obéissance jusqu'à la mort, elle se courbera silencieuse et résignée: "Je ferai mon devoir avec sérénité, l'œil fixé sur ce Christ qui reste mon idéal." Ou encore: "Il est bon de souffrir pour la justice et pour ses plus ardentes convictions. L'homme qui ne brise au premier choc et qui ne sait rien endurer est comme un ressort de mauvais acier."

Tout est de ce ton dans ces lettres superbes. Aucun ferment de révolte contre les duretés d'une règle qui prononce sans permettre qu'on se justifie ne s'y trahit. Elles sont la manifestation de la joie douloureuse que celui qui les écrit a mise à obéir et à tromper l'attente malicieuse de ceux qui espéraient que le moine désavoué, blâmé, humilié, condamné, se transformerait en apostat. Je ne sais rien de plus beau que le spectacle de cet empire sur soi-même, exercé avec tant de résolution et de simplicité. Assurément, l'ardeur d'une indomptable foi peut expliquer ce prodige. L'homme qui l'a accompli n'en mérite pas moins qu'on l'admire. C'est un caractère qui semble dépaycé dans nos temps d'égoïsme, d'incrédulité et de sot orgueil.

Les lettres qui me suggèrent ces réflexions, écrit Cléraud dans le "Figaro", ne datent pas tout. Elle nous révèle l'état d'âme du P. Didon pendant la durée de son exil. Mais, elles ne mentionnent pas les circonstances dans lesquelles cet exil lui fut imposé. Il m'est permis de suppléer à cette lacune et de montrer ainsi plus grand encore l'homme dont je parle.

Ceux qui entendirent sa prédication sur le divorce, au début de cette année 1880 qui devait voir son triomphe et son abaissement, se souviennent encore de la phononémie des églises où il se faisait entendre. De ces temples de prière, l'annonce d'un de ses sermons faisait des salles de spectacle.

Ce n'étaient pas seulement des catholiques pratiquants qui se pressaient autour de la chaire. Les apôtres de la libre pensée s'y donnaient rendez-vous en plus grand nombre. En attendant que l'orateur parût, on causait librement, à haute voix; on lisait les journaux; on mangeait des oranges. Au grand scandale du clergé paroissial, on venait là comme au théâtre. Je vois encore la nef de Saint-Philippe du Roule remplie de cette foule sceptique et bruyante et, dans la sacristie devenue telle qu'un foyer d'acteurs, les amis du P. Didon se presser, le sermon fini, pour le féliciter, sous les yeux inquiets du curé et de ses vicaires.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

Les amateurs de la musique et de la gaieté se sont donné, cette semaine, rendez-vous au Crescent où se joue l'amusante et délicate "The Burgomaster". Aujourd'hui matinée.

ST. CHARLES ORPHEUM.

La grande attraction de la semaine au St. Charles c'est Inaudi, dont les prodigieux succès émerveillent l'auditoire à chaque séance. On applaudit aussi beaucoup les Troubadours Toulousains.

THEATRE AUDUBON.

La vogue de "Woman against Woman" ne fait que grandir à chaque représentation. C'est un des plus brillants succès de la troupe Aubrey.

GRAND OPERA HOUSE.

La pièce en vogue cette semaine à la Nouvelle-Orléans c'est "Le Tour du Monde en 80 Jours", qui fournit une fois de plus à la troupe Baldwin-Melville l'occasion de se faire applaudir à outrance. Demain, vendredi, grande matinée.

THEATRE TULANE.

Nat Goodwin et Miss Maxine Elliott attirent toujours la foule au Tulane dans la pièce "When We Were Twenty-One", qu'ils interprètent d'une façon ravissante, eux et l'excellente troupe dont ils sont entourés. Il y avait salle comble à la matinée d'hier.

EXPLOSION FATALE.

Kokomo, Indiana, 26 février.—Une explosion de gaz naturel a démolie ce matin la résidence de Mme Harriet Achey, et Mme Ida Achey et Mme Blanche Barrington ont été tuées. Les autres victimes ont été blessées. Les pompiers ont miraculeusement échappé.

Fort orage à San Francisco.

San Francisco, 26 février.—L'orage qui a causé quelques dommages à la ville a été général dans l'état. De fortes pluies sont rapportées de toutes les parties de la Californie. Tous les cours d'eau de l'intérieur ont grossi, des voies de chemin de fer ont été emportées dans bien des endroits, et les fils télégraphiques et téléphoniques et de petites batteries ont été abattus. Les plus fortes pluies de la saison sont tombées dans la Californie du Sud, mais elles n'étaient pas accompagnées de vent. Les pertes causées par l'orage sont faibles, et la pluie qui est un bienfait assure une bonne moisson et beaucoup d'eau pour l'irrigation dans les districts arides.

Il n'y a pas de route Royale qui mène à la fortune. La route Royale qui mène au confort est un fourneau à gaz.

Et embrassez la aussi! Elle est à vous, maintenant!

IX

LA FIN.

Quelques jours après, la nuit. Une nuit très obscure... On ne voit pas le doigt devant l'œil, disent en leur langage pittoresque nos excellents douaniers, car ce sont eux qui marchent, par groupes isolés, vers la limite du territoire français. En avant, le sous-lieutenant Brouquet, avec le brigadier Pierre Veilleur et un douanier. Médor les suit, toujours inséparable du jeune officier. — Ça va chauffer, ce soir, mon lieutenant? demanda le brigadier. — Il paraît... On nous annonce une tentative de la bande maudite... — Contrebandede luxe! — De luxe, en effet... Tabac et poudre de chasse. — Elle pourrait bien parler tout à l'heure, la poudre!... — Celle de nos revolvers, oui... et des leurs aussi. — On verra, répondit simplement le brigadier. — On a déjà vu... ajouta en riant Toinet. Ces deux braves parlent avec insouciance de la lutte prochaine, de la mort qui les guette, peut-être. Ils en parlent en héros, avec

Feuilleton

L'Abelle de la N. O. No 71 Commencé le 3 décembre 1901

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

TROISIEME PARTIE.

L'ECOLE DU DEVOIR.

VIII

LE SAUVEUR.

Suite.

dans ses pensées navrantes. Quelle chute pour ses char-mants projets, pour son amour! Fini, le livre béni à peine entrouvert au premier chapitre. Evanoui le délicieux rêve de printemps... C'était un écroulement de l'avenir si chèrement caressé. A son tour le jeune homme pleura... Il regarda longuement Marjolaïne, plus belle que jamais, en